



Alors que règnent dans notre société les injonctions à l'efficacité, à la productivité et à la performance, *Un podcast, une œuvre* explore la notion de paresse.

Quels liens existent-ils entre l'art et la paresse ? Que nous disent les artistes modernes et contemporains de ces injonctions modernes à aller toujours plus vite et à battre tous les records ?

Cette série de 4 podcasts vous propose de ralentir pour découvrir un éclairage inédit sur ces questions, grâce à 4 œuvres de la collection du Centre Pompidou.

## **Art et paresse : épisode 2**

### **Billie Zangewa, *In My Solitude*, 2018**

À rebours des clichés racistes associés à la paresse, Billie Zangewa immortalise des instants de sérénité, à travers un long travail de broderie et de couture. Dans ces morceaux de soie, elle se représente forte, libre, afin de prouver au monde que de nouvelles formes de pouvoir peuvent exister.



## Code couleurs :

**En noir**, la voix de la réalisatrice Camille Regache

**En bleu**, les intervenants

**En vert**, les citations

**En violet**, les extraits musicaux

**En rouge**, toute autre indication sonore



# Transcription du podcast

Lecture de 18 minutes

[jingle de l'émission]

Une femme se douche, elle cuisine, elle dort. Elle dort dans son lit ou en pleine nature, dans des champs ou dans un parc avec la ville autour d'elle. Elle bronze ou elle se repose, assise dans une chaise de jardin. Elle regarde la ville, les immeubles au loin.

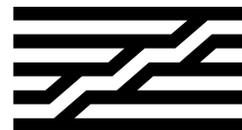
[extrait musical : Athletic Progression, NCCU]

Elle lit un livre, un journal, dans son lit ou dans son canapé. Elle tient la main de son fils dans la rue, parfois, elle tient dans sa main une tasse de café. Elle porte des talons, un jean moulant ou une jupe courte, une robe de chambre légère, un déshabillé, un trench ou rien du tout. Les variations de couleurs de sa peau nue se révèlent alors par des soies brunes, rouges, roses, blanches — ou même bleues quand la femme se douche.

Elle est le centre de son monde, le sujet de dizaines de tapisseries murales en soie brodée. « Elle » c'est l'artiste Billie Zangewa, née au Malawi en 1973.

Depuis 20 ans l'artiste fige des instants de sa vie par le tissu, le tout dans des couleurs vives, lumineuses, enjouées et spontanées à l'image de leur créatrice et de son rire.

[Billie Zangewa] J'étais assise dans le jardin et dans ma tête, je savais que j'avais quelque chose à faire aujourd'hui, et puis j'ai réalisé : Oh mon Dieu, l'interview ! [rire]



Ensemble, on va parler de temps pour soi et de tranquillité, de représentation du corps des femmes, de l'origine du stéréotype de la paresse associée aux personnes noires. Nous allons également aborder la question de l'art textile, et ce qu'il a à voir avec une certaine conception du temps et de quelles manières les femmes artistes ont utilisé le tissu et les travaux d'aiguilles pour porter leurs voix féministes.

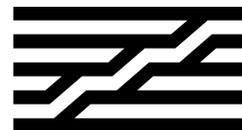
Dans cet épisode, vous l'avez compris, vous allez donc entendre l'artiste Billie Zangewa, mais aussi des intervenantes spécialistes de ces sujets.

[Julie Crenn, historienne de l'art et commissaire d'expositions indépendante, spécialiste des pratiques textiles contemporaines] La plupart œuvres de Billie Zangewa sont des tapisseries faites de fragments de soie colorés et brodés entre eux. Ce sont des tapisseries très fines, très souples et très brillantes sur lesquelles l'artiste brode principalement des autoportraits.

C'est le cas avec l'œuvre qui est au cœur de cet épisode que décrit la conférencière Florence Panciatici. [extrait musical : Domi & JD Beck, *Smile*]

[Florence Panciatici, conférencière] *In My Solitude* est une production en tissu de soie, de 1m x 1,50 m, réalisée par l'artiste en 2018 et acquise par le Centre Pompidou en 2019. Cette œuvre se présente comme un patchwork de pièces de soie cousues ou collées. Au centre de l'œuvre se trouve une femme à la peau noire habillée d'une robe de chambre grise : elle lit un livre, allongée sur un canapé blanc.

Le visage est traité dans un camaïeu de marron et de rouge, rehaussé de quelques taches blanches qui sont des reflets de lumière. Le regard est rivé dans une attitude de réflexion, rêveuse et attentive vers les pages de son livre ouvert. Une impression de calme et de sérénité se dégage de cette figure de femme lisant. La robe de chambre entrouverte laisse apparaître le buste couvert d'un haut fluide.



La peau marron de son corps est rehaussée de reflets de lumière de couleur blanche. Dénudée, la jambe gauche est étendue, légèrement pliée sur le canapé : cette femme allongée peut faire penser à des figures féminines plus canoniques comme la *Vénus d'Urbino* de Titien ou la plus provocante *Olympia* de Manet.

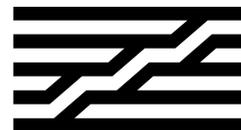
Au bout du canapé blanc une plante dissimulant le pied droit est traitée intégralement en soie noire, comme une silhouette. Elle semble prendre la forme d'une *Monstera Deliciosa*. Tous ces éléments nous plongent dans un intérieur, une intimité, un quotidien, un face à face privé avec l'artiste.

Le bas de l'œuvre est comme déchiré sous la plante, créant une lacune de formes trapézoïdales. Elle rappelle la dimension profondément artisanale du travail de Billie Zangewa qui laisse le textile dicter les formes de son œuvre. La couture de ses pièces parle également de la transformation de l'artiste, désireuse de guérir ses blessures, de rentoiler ses souvenirs d'enfance et de rendre hommage à sa mère qui réunissait des femmes autour de la couture.

La couture s'impose pour l'artiste comme une pratique universelle, racontant l'histoire de l'humanité et son rapport au tissu : un rapport quotidien, réconfortant, social, artisanal et créatif. L'objectif est de rendre hommage à cet imaginaire féminin, tout en proposant par son sujet l'image d'une femme noire moderne, cultivée et forte.

[Billie Zangewa] J'adore lire. C'est pour moi un moment privilégié, car depuis que je suis maman je n'ai plus tellement le temps de lire. Je lis à l'aéroport, à l'hôtel, quand je voyage pour le travail par exemple. Cette œuvre incarne ce à quoi j'aspire lorsque je n'ai pas à m'occuper de mon fils, d'où le titre *In My Solitude*. Quand je suis seule, je traîne en pyjama, je bois un bon café, je bouquine et j'essaie de me détendre. [rires]

Billie Zangewa se souvient du canapé blanc visible sur l'œuvre. Elle insiste : c'est une très mauvaise idée quand on a un enfant ! Mais elle l'aime beaucoup ce canapé, elle l'a même emporté dans son déménagement.



Billie Zangewa m'appelle depuis Johannesburg (Afrique du Sud) dans une maison vide qui résonne. C'est un nouvel espace à investir, et cela a tout à voir avec son art.

[Billie Zangewa] J'adore être chez moi. Depuis toute petite je suis casanière et introvertie. J'aime passer du temps dans mon lit. Avant la naissance de mon fils, je travaillais dans mon lit et puis j'ai réalisé que ça pouvait être dangereux avec les aiguilles. Moi, ça ne me fait pas peur de me piquer, mais je n'ai pas envie que mon petit se blesse. Alors j'ai fini par troquer mon lit contre la table de la cuisine. C'est là que j'ai travaillé pendant très longtemps, j'ai aussi travaillé dans mon salon. En fait, je peux travailler n'importe où !

Enfant, quand je vivais au Botswana et que je savais que je voulais devenir artiste, je dessinais toujours après le dîner dans le séjour pendant que certains membres de ma famille regardaient la télé, jouaient, lisaient le journal ou débattaient de l'actualité.

Lorsque je créais, il y avait une véritable effervescence familiale autour de moi. Je crois que c'est pour ça que j'aime travailler chez moi, parce que ça me met dans un bon état d'esprit. Beaucoup d'artistes aiment avoir leur atelier dans un hangar, moi je ne pourrais pas. Je n'y arriverais pas du tout, par ce que j'ai besoin d'être dans mon environnement à moi pour pouvoir créer. J'ai besoin d'être baignée dans le quotidien.

C'est aussi pour cela que d'autres œuvres de l'artiste représentent des espaces intimes, comme l'explique l'historienne de l'art Julie Crenn.

[Julie Crenn] Souvent, elle se représente dans une action : que ce soit à l'intérieur, chez elle, avec des amis, sa famille, des amants...Ça peut être aussi en extérieur, plutôt dans un milieu urbain. C'est une artiste qui vit à Johannesburg, elle a vécu très longtemps à Londres, elle a souvent voyagé à Paris parce que c'est une ville qu'elle affectionne particulièrement.



C'est une artiste très citadine et qui le montre dans son travail d'autoportrait. Pour moi, c'est comme un journal où l'artiste visibilise des moments d'intimité, des moments totalement anodins de sa vie quotidienne.

[Billie Zangewa] C'est ma source d'inspiration. Je puise dans ce qui se passe autour de moi. C'est le cas avec l'œuvre *An Angel at my Bedside* : j'avais rêvé d'un défunt qui était apparu dans mon rêve. C'est une œuvre qui s'inscrit dans le contexte de la Covid-19, marqué par la séparation, la mort, l'impossibilité de se rendre aux funérailles et de faire son deuil. Mon travail s'inspire de ce genre d'événements importants, mais aussi de moments beaucoup plus anodins comme pour cette œuvre que je viens de réaliser pour ma nouvelle exposition à Santa Fe (États-Unis), intitulée *Field of Dreams*.

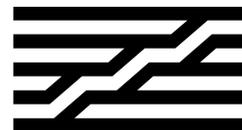
J'en ai fait une autre qui représente mon fils avec deux plantes qui s'appelle *Earth Child*. C'était à l'époque où l'on vendait notre ancienne maison, avant de déménager dans celle où nous vivons aujourd'hui. Il avait deux plantes dans les mains pour les déplacer ailleurs, et en le voyant, j'ai trouvé cette image tellement belle.

Je n'arrive pas à expliquer ce qui a fait sa beauté, mais il y a quelque chose qui me touche au plus profond de moi, alors je lui ai dit : « stop, ne bouge plus, je vais chercher mon appareil photo » et je l'ai pris en photo. Aujourd'hui, il a 11 ans et il comprend les choses, il connaît mon état d'esprit. Voilà comment est née cette œuvre. Une fois terminée, elle a trouvé tout son sens — je ne saurais pas l'expliquer.

Voilà mes deux types d'œuvres : les grands moments et les petits moments de la vie de tous les jours. Ce sont mes sources de créativité.

[extrait musical : *Athletic Progression*, 3POINTPLAY]

Comme beaucoup d'œuvres de Billie Zangewa, *In My Solitude* n'est pas rectangulaire. Les contours sont irréguliers et dessinent entre eux des formes.



[Billie Zangewa] Les découpes sont en fait assez aléatoires. Il m'arrive de découper un morceau d'un tissu qui était destiné à une autre œuvre. Vous voyez ce que je veux dire ? Par exemple, j'ai utilisé un tissu vert doré pour le fond. J'ai probablement utilisé un petit morceau pour une autre œuvre et ça explique le rendu, je fais en sorte que ça reste très organique.

À mes yeux, c'est important que ce soit spontané et expressif.

Quand vous regardez *An Angel at my Bedside*, vous voyez la silhouette d'un homme, comme si l'esprit qui était venu à moi dans mon sommeil était bien là, mais tout à fait par hasard. Comme si j'ignorais qu'il allait se manifester.

Puis, il y a cette œuvre que j'ai faite pour mon sac Louis Vuitton qui représente mon fils au bord de la piscine. L'espace vide symbolise son père (on ne vit pas ensemble). Son père me dit toujours : « Tu me détestes, tu ne m'inclus jamais nulle part dans tes œuvres » et je lui ai répondu : « Écoute, tu es omniprésent dans cette œuvre ! ». Dans une autre œuvre, intitulée *Father and Child*, on voit aussi cette silhouette et c'est la sienne.

Vous savez, j'aime beaucoup voir tout ça se révéler sous mes yeux.

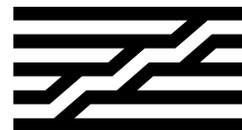
C'est comme si les espaces vides revêtaient bien plus de sens, que cela traduisait bien plus qu'un simple traumatisme, qu'une douleur ou une transgression.

Je sens que tout devient plus profond.

[extrait musical : *Athletic Progression*, *White crayon*]

Ces découpes forment donc un lien entre toutes les œuvres de Billie Zangewa.

[Billie Zangewa] Exactement, mes œuvres sont comme mes bébés — elles sont toutes mes bébés, elles sont toutes connectées. Elles ont toutes un code génétique.



[Julie Crenn] L'œuvre qui est dans la collection du Centre Pompidou représente l'artiste chez elle dans son intérieur, dans son intimité la plus crue — elle en peignoir, en train de lire dans son canapé. L'artiste représente la banalité même du quotidien, une scène qu'on pourrait ne pas trouver légitime à être représentée et qui, pour elle, s'inscrit dans la question du journal.

Évidemment, il ne s'agit pas d'une photographie mais d'images des moments communs de la vie, intimes, personnels et banals. Chacun peut se projeter dans cette scène, on peut facilement se reconnaître dans cette situation.

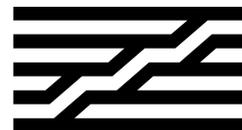
Je pense que c'est son travail qui est féministe : le fait de se représenter elle et sa vie au quotidien, son expérience personnelle et féminine, le fait de travailler tout le temps sa propre image. Il y a un acharnement là-dedans. On peut penser à d'autres artistes comme Frida Kahlo, qui a passé une bonne partie de sa vie à s'auto-représenter.

Pour moi, les femmes artistes qui se représentent et qui nous confient leur intimité montrent que le féminisme fait évidemment partie de la lecture de ces travaux. Quand tu passes ta vie à te représenter c'est un engagement, d'abord par rapport à toi-même, puis un engagement par rapport aux autres.

[extrait musical : *Athletic Progression*, *DEBRA*]

[Billie Zangewa] J'ai le sentiment que mes petits actes du quotidien, que je transforme en œuvres d'art, sont d'une certaine manière une forme de féminisme — un féminisme tout en douceur. Mon engagement féministe consiste à dire : « Regardez bien les merveilles que les femmes accomplissent au quotidien ; on prépare le dîner, on emmène les enfants à l'école, on repasse leurs uniformes, on chérit nos enfants, on joue au foot avec eux ».

Le message que je cherche avant tout à faire passer, c'est que les femmes ont toujours été dans l'ombre parce qu'elles ne travaillent pas dans des immeubles de bureaux, elles ne portent pas de costumes, elles n'amassent pas des fortunes.



Mais un homme ne peut pas faire carrière dans le monde des affaires s'il n'est pas épaulé par sa femme à la maison.

Il ne faut pas reproduire les ambitions des femmes des années 1960 et 1970, qui rêvaient de se faire une place dans le monde des hommes, devenir des grandes femmes d'affaires, porter de beaux tailleurs ! Enfin, si c'est ce à quoi vous aspirez, allez-y, ça ne regarde que vous !

Moi, je défends un féminisme ordinaire. J'invite les femmes à prendre conscience de ce qu'elles accomplissent et que personne ne valorise. Je suis née dans les années 1970, à cette époque vous étiez soit femme au foyer soit femme d'affaires. Je ne me voyais ni l'une ni l'autre, je me suis donc demandée qui j'étais et quelle était ma place.

Dans mon quotidien et mon travail, j'ai trouvé une certaine force qui m'a permis de m'émanciper. J'ai une véritable carrière et je travaille depuis chez moi, ce qui me permet de concilier le meilleur des deux mondes : je suis mère au foyer tout en étant carriériste. Je travaille à ma façon d'une manière qui, à mes yeux, reflète toujours ma féminité sans que j'aie à renoncer à qui je suis.

Ce lien entre art textile (que ce soit de la broderie, de la couture, du tricot, de la tapisserie) et propos féministes n'est pas nouveau, comme l'explique l'historienne de l'art Julie Crenn, spécialiste des pratiques textiles contemporaines.

[Julie Crenn] Dès la fin des années 1950 et les années 1960 — avec l'avènement des premiers mouvements féministes et des premières vagues — les femmes artistes se sont réapproprié des techniques qui étaient des outils pour contraindre les femmes, comme le tricot ou la broderie. Ce sont des techniques et des pratiques qui leur permettent de ne pas bouger, de rester silencieuses, d'être très dociles dans une pensée patriarcale toute puissante.

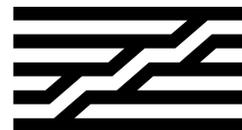


Quand tu es sur ton ouvrage textile, tu es généralement assise sur ton tambour ou ton morceau de tissu que tu es en train de broder. Finalement, tu es dans une position qui est très contrainte : la tête baissée le corps immobile avec seulement les mains qui bougent légèrement.

Mais c'est surtout le silence qu'il y a là-dedans, car pendant que tu fais ça, tu n'es pas en train de lire, tu n'es pas en train de t'exprimer, tu n'es pas active. C'est cette passivité que les femmes artistes et féministes des années 1960 ont complètement retourné en faisant de l'aiguille — peu importe la taille de cette aiguille — une arme politique d'émancipation, de réappropriation d'un savoir transmis de génération en génération. Un savoir souvent matrimonial qu'elles vont débarrasser de cette passivité pour en faire un cri politique et artistique.

Ça passe par le fait de visibiliser, de verbaliser, de dénoncer tout ce dont les femmes avaient honte du fait de cette pensée encore dominante, et cela passe aussi par le fait d'exposer son intimité. Par exemple, il y a beaucoup d'artistes dans les années 1960 qui ont travaillé la broderie et le sang menstruel. Il y a beaucoup d'artistes qui ont parlé de la question de l'avortement, qui était alors illégal. D'autres artistes ont commencé à parler des changements corporels des femmes, de l'expérience des femmes dans toute sa globalité, qui était jusque-là complètement passée sous silence parce que considérée comme « honteuse ».

Finalement, le fait d'utiliser des pratiques et des outils qui participaient à cette passivité et à ce silence, les retourner pour en faire complètement autre chose comme des armes politiques, c'est aussi exposer son intimité. Il y a une assignation aux femmes par rapport au textile qui colle encore à l'art textile. Quand on dit « art textile », on pense tout de suite à plein de femmes artistes et pas beaucoup aux hommes artistes. Pourtant, il y en a beaucoup. Le fait de se réapproprier ces techniques pour en faire autre chose, c'est aussi déjouer cette assignation patriarcale pour lui faire dire autre chose, ou bien en faire autre chose et participer à un mouvement collectif d'émancipation.



[extrait musical : Athletic Progression, *DEBRA*]

Ne pas être honteuse de son genre ni de sa sexualité en tant qu'être désirant et désiré, avec ce choix de la soie qui est aussi un matériau de l'intime.

[Billie Zangewa] Le fait de choisir le tissu comme support de travail était pour moi un acte de rébellion contre le statu quo du système, car on n'encourageait pas les femmes à exprimer leur féminité. Alors, je me suis dit : « Quel meilleur moyen d'exprimer ma féminité que de coudre ? ». Ça, c'est mon côté un peu rebelle ! Je suis une rebelle discrète, je ne suis pas une rebelle tapageuse, mais je n'aime pas cette idée que les femmes artistes doivent étouffer leur féminité dans leur travail pour être prises au sérieux.

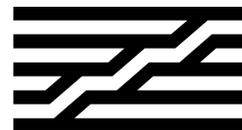
Je n'adhère pas du tout à cette idée qui sous-entend que nous, les femmes, devons avoir honte de notre sexe. C'est le message qu'on me renvoyait et je me suis dit : « Non, je n'ai pas à avoir honte de mon sexe ».

[Julie Crenn] Je pense que dans l'utilisation par Billie Zangewa de la soie, il y a un aspect luxueux et précieux. Il y a aussi le plaisir que tu peux avoir à toucher ces tissus fluides, à les manipuler. Je pense que ce sont les qualités à la fois symboliques et intrinsèques de la soie qui l'intéressent dans son travail.

Et Billie Zangewa se présente aussi souvent dénudée dans ses œuvres.

[Billie Zangewa] C'était surtout une manière pour moi de reprendre mon pouvoir, car je pense que ce n'est pas uniquement propre aux femmes noires, je crois que ça concerne les femmes en général : dans l'histoire de l'art, les femmes nues sont toujours représentées par des artistes masculins.

Alors, je me suis dit qu'il était temps que les femmes s'approprient leurs récits !



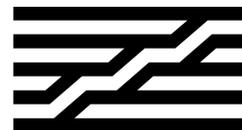
Dans mes œuvres la nudité n'est donc jamais gratuite, je peux être sous la douche par exemple, mais je me célèbre en tant qu'être sexuel. C'est un autre message que je souhaite transmettre à la société, parce que nous les femmes n'avons pas le droit d'éprouver de désir sexuel. On est censé satisfaire nos maris et enfanter. Mais en fait, je suis un être très sexuel et je peux me servir d'un homme pour me satisfaire, soyons réalistes ! [rires]

[Julie Crenn] Par exemple, les femmes artistes noires qui pratiquent l'autoreprésentation comme Faith Ringgold, Renée Cox et d'autres artistes, se mettent souvent en scène dans des situations héroïques et font de leur corps des monuments. Elles sont dans une sacralisation de leur corps.

Finalement, dans une scène plus modeste et commune, Billie Zangewa déjoue l'extraordinaire pour revenir vers l'ordinaire. C'est peut-être une autre manière de se représenter pour l'artiste et de représenter les femmes noires d'une manière plus générale. Peut-être aussi pour en finir avec quelque chose de l'ordre du pouvoir. Parce que comme elles ont été sous-représentées — voire pas représentées ou mal représentées avec du mépris et énormément de racisme — évidemment il y a eu ce contre-effet à ce racisme qui était d'en faire des monuments de pouvoir.

Billie Zangewa, dans son travail, se représente de la manière la plus ordinaire et la plus humaine qui soit.

Il y a quelque chose de très modeste dans sa façon de se représenter. Dans cette modestie, je vois une grande puissance par rapport à la fierté de représenter les femmes noires par sa propre image. C'est aussi une manière de déjouer toute une histoire de la représentation des femmes noires qui est traditionnellement passive. Là elle est le centre de son sujet de représentation et de sa pratique. L'artiste le dit souvent : c'est à la fois les femmes noires mais aussi les femmes dans leur ensemble qu'elle représente.



[extrait musical : Athletic Progression, And1]

Représenter les femmes dans leur ensemble, certes. Mais parler de *paresse* — puisque c'est le thème de cette saison d'Un podcast, une œuvre — pour la représentation d'une femme noire ou d'une femme blanche, ce n'est pas la même chose.

La paresse est un stéréotype raciste qui existe depuis plusieurs siècles, comme l'explique l'historienne Delphine Peiretti-Courtis, autrice de *Corps Noirs et Médecins Blancs*, qui documente la construction des stéréotypes raciaux sur les corps noirs dans la littérature médicale.

[Delphine Peiretti-Courtis, historienne et autrice de *Corps Noirs et Médecins Blancs*]  
Au moment de l'esclavage, on commence à voir apparaître ce stéréotype de la paresse. La paresse serait un des caractères dominants des populations africaines, selon les planteurs au moment de l'esclavage. Il faudrait donc, selon eux, leur conférer des normes de travail et des règles de vie sous tutelle.

C'est au moment de la traite et de l'esclavage que ce stéréotype se développe massivement, il va être relayé ensuite au moment de la colonisation au 19<sup>e</sup> siècle. Il y a le terme de paresse, d'indolence, on va aussi retrouver le terme d'apathie, de lassitude, de fatigue. On retrouve des synonymes très nombreux.

On présente souvent dans les écrits le fait d'imposer cette contrainte du travail comme étant positive pour des populations qui ne connaîtraient pas cette valeur du travail au 19<sup>e</sup> siècle.

À partir de là, on va voir ces associations entre paresse et travail se retrouver avec l'idée d'une mission civilisatrice qui serait propre à la colonisation, alors que l'esclavage a été aboli.



La paresse, qui était un préjugé latent, va se voir renforcée au moment de la colonisation parce qu'il y a une justification supplémentaire à apporter à ce travail forcé qui existe toujours malgré l'abolition.

Il y a une véritable ambition économique et politique derrière cette invention du stéréotype de la paresse transformé en savoir scientifique : elle se voit réappropriée dans les discours politiques, sort de la sphère scientifique pour imprégner les représentations mentales et les mentalités d'une manière générale.

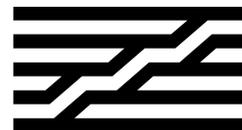
Au milieu du 20<sup>e</sup> siècle, lorsqu'est invalidée la notion de race — qui n'existe pas, il n'y a aucune réalité biologique à la notion de race — les stéréotypes eux ne disparaissent pas. Il n'y a pas de tentative pour déconstruire le stéréotype de la paresse ou encore celui de l'hypersexualité qui ont encore, hélas, des résonances parce qu'ils ont été construits, diffusés, validés par la science et repris par le pouvoir politique pendant plus d'un siècle et demi.

[extrait musical : Athletic Progression, *White crayon*]

Du coup, j'ai quand même demandé à Delphine Peiretti-Courtis si *In My Solitude* représentait pour elle une forme de paresse.

[Delphine Peiretti-Courtis] J'ai trouvé cette œuvre très belle et très inspirante aussi. Elle m'inspire l'idée d'un renversement de regard. Selon moi, la paresse n'est pas présente ici. Cette femme est plutôt représentée comme étant maîtresse de son corps, de son temps, elle est indépendante et émancipée. Dans la représentation, c'est suggéré notamment par la lecture du livre où on voit cette forme d'indépendance. Elle ne semble pas être sous la tutelle d'un homme, elle ne s'offre pas à son regard non plus, alors que la posture est sensuelle.

Il y a une grande féminité qui se dégage aussi de cette femme sensuelle, mais une féminité qui lui appartient, qui n'est pas offerte à un homme.



C'est vraiment brillant de sa part, parce que je trouve que c'est très difficile d'incarner la sensualité pour une femme sans incarner la femme-objet qui serait offerte au corps de l'homme — pour le désir de l'homme.

Ce basculement entre sensualité et sexualité, on le retrouve ici : c'est une sensualité maîtrisée, c'est son corps qu'elle maîtrise, ses envies, l'envie de lire également. C'est une paresse positive, c'est le choix de son temps et que faire de son temps.

[extrait musical : Athletic Progression, *White crayon*]

[Billie Zangewa] Je pense qu'il faudrait parler de sérénité. C'est le mot que je choisirais. Même si vous vous démenez au quotidien et que vous avez une vie difficile, vous devez prendre un moment dans la journée pour trouver un peu de sérénité. Vous pouvez vous asseoir sous un arbre et manger une mangue ou faire une sieste.

La sérénité n'est pas l'apanage des riches et de ceux qui n'ont pas de problèmes. Tout le monde peut la cultiver dans sa vie, quelle que soit sa situation. Vous pouvez aller au parc et vous asseoir dans la roseraie en fleurs. Ce sont des lieux libres d'accès et gratuits. Vous pouvez vous y asseoir et apprécier le parfum des roses. Vous pouvez même y faire une sieste. Vous voyez, c'est vraiment ça que j'explore avec mon œuvre *In My Solitude*. Ce sont ces petits moments qu'il faut savoir trouver.

Vous savez, même dans votre lutte de personne racisée, vous pouvez trouver une sérénité. Vous pouvez vous asseoir en cercle, manger en famille comme nous le faisons au Malawi, où il est de coutume de partager le même plat. Je trouve ça tellement beau ! Vous n'avez même pas besoin d'aller dans un hôtel chic. Vous n'avez pas besoin d'être dans un cadre idyllique. Vous pouvez trouver la sérénité n'importe où !

Je pense que les gens n'apprécient pas ces moments car ils les considèrent comme acquis.



En fait, nous ne voyons pas ces moments parce que nous sommes trop focalisés sur ce qui ne va pas. Mais vous pouvez trouver cinq minutes ! Je suis une mère célibataire, les moments de sérénité sont rares. Ils n'arrivent pas tout seuls. Mais par exemple, ce matin, pendant que mon fils jouait au football ou prenait son petit déjeuner, j'ai pris le temps de m'asseoir au soleil et de savourer une fraise.

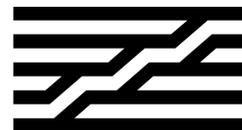
C'était un vrai moment de sérénité. Mais ça a duré quoi ? Cinq minutes ? Mais si vous prenez conscience de ces cinq minutes, on dirait qu'elles durent cinq heures. Il faut voir la vie avec une perspective beaucoup plus large. Il faut aussi montrer que la vie des personnes noires n'est pas que souffrance, privation, exclusion ou oppression. Il faut aussi montrer les moments de sérénité.

Si je dépeins la négritude dans mes œuvres, c'est parce que je sais combien il est difficile d'être une femme noire. Étant née dans les années 1970 et étant une femme noire africaine, j'ai pris conscience des défis qui m'attendaient. Alors, au lieu de partir défaitiste, j'ai voulu prendre ces défis à bras le corps. Je voulais me donner les moyens d'agir en m'investissant dans mon travail, en vivant ma vie à fond, en quelque sorte.

Voilà le contexte dans lequel est née cette représentation.

Je n'avais pas l'intention de représenter toute la communauté noire, ça n'a jamais été mon propos. Ce que je voulais, c'était me donner du réconfort face à tous ces défis, m'encourager et dire aux jeunes filles noires qui vivaient la même chose que moi qu'elles étaient capables de surmonter leurs difficultés. Mais je veux aussi toucher d'autres personnes. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle mon travail n'est pas exclusivement autocentré. On trouve toujours différentes couleurs de peau dans mes œuvres.

Tout ce que dit Billie Zangewa sur le fait de ralentir, de profiter d'instant de tranquillité dans le quotidien, cela se ressent par le sujet de son travail, mais aussi dans le choix du textile et de l'acte de broder.



[Julie Crenn] La question du temps est inhérente au choix de broder. Il y a un côté très méditatif ou obsessionnel. Évidemment que ça prend du temps de broder. C'est aller à rebours d'une société dans laquelle tout va hyper vite aujourd'hui... Broder ou peindre, c'est tout le contraire de scroller !

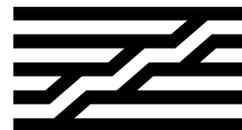
Pour moi, broder et peindre c'est la même chose : ça prend énormément de temps et ça permet de figer les choses. Quand on fait le choix de se consacrer à des pratiques presque ancestrales, il y a forcément une idée du temps qui est mise en jeu, le fait de retenir quelque chose. Je pense à une jeune artiste qui s'appelle Juliette Vanwaterloo qui fait du tufting, de la tapisserie, de la broderie et qui dénonce les violences policières.

Juliette Vanwaterloo parle du fait qu'elle cherche les images sur Internet. Ce sont des images ultra violentes de personnes racisées qui se font tuer ou brutaliser par la police. Ces images qu'elle va trouver sur Instagram, elle va prendre le temps de les broder, d'en faire des tapisseries pour leur donner un autre statut.

Billie Zangewa pourrait faire des selfies avec son téléphone et les imprimer et en faire des tirages photos... Mais le fait de choisir d'assembler les morceaux de soie, de les broder, permet de sacraliser un peu les choses, notamment dans le fait de retenir ces images furtives et fugaces.

Quand je disais que la peinture et la broderie, c'est la même chose pour moi, c'est dans le sens de leur rapport au temps, plutôt que la gestuelle ou le résultat plastique de l'œuvre. Évidemment, quand on voit une œuvre de Billie Zangewa ce n'est pas une peinture... Ça ne peut pas être une peinture.

Par contre, je pense que son œuvre est pensée comme une peinture. Que les petits morceaux de soie, la manière dont ils sont positionnés pour faire apparaître des reflets de lumières sur la carnation de sa peau sont choisis à la manière d'une peintre.



Pour moi, il y a une réflexion picturale à l'intérieur de ce travail, mais le résultat ne sera jamais celui d'une peinture, parce qu'il y a une vibration particulière par rapport à l'espace. Ce sont des œuvres qui peuvent vibrer quand elles ne sont pas encadrées.

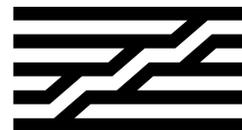
C'est même plus beau de voir des œuvres de Billie Zangewa qui ne sont pas encadrées, parce qu'elles jouent vraiment avec les courants d'air et l'espace. Ses œuvres vibrent dans l'espace, alors qu'une peinture ne pourrait pas vibrer de cette manière. Mais effectivement, il y a une pensée picturale à l'intérieur de son travail.

[Billie Zangewa] Je pense que je suis toujours sur le chemin de la découverte de moi-même : c'est un chemin qui ne finit jamais à mon sens. Mais je fais aussi d'autres choses vous savez ? Pour mon exposition au musée de Santa Fe, j'ai créé des miroirs avec lesquels le spectateur peut interagir pour créer sa propre œuvre d'art à la Billie Zangewa et emporter avec lui un souvenir. Je réalise aussi des œuvres sur papier, j'explore donc de nouveaux supports.

Mais pour l'instant, c'est la dimension narrative qui me plaît et j'ai hâte de partager avec tout le monde mon quotidien dans ma nouvelle maison, parce que l'espace est complètement différent de mon ancienne maison. La dernière nuit dans mon ancienne maison, j'étais toute recroquevillée sur le petit lit de mon fils, je me souviens m'être dit : j'ai acheté cette maison, c'était une source de stress et ça nous a permis à mon fils et moi de surmonter toutes les épreuves que nous avons traversées — du moins celles que j'avais traversées avec son père.

C'était très difficile pour moi, mais je me sentais si bien là-bas que j'ai pu faire un vrai travail d'introspection et de guérison. On ne guérit jamais vraiment totalement, mais au moins, j'ai pu guérir ce dont j'avais besoin à cette époque.

Aujourd'hui, on vit dans cette maison et je me demande quel genre d'œuvre va voir le jour ici, parce que je n'ai pas emménagé ici pour soigner des blessures.



Je ne suis pas venue ici pour échapper à un événement tragique.  
Je suis venue ici parce que j'estime que je le mérite, parce que j'ai travaillé dur, j'ai économisé, j'ai acheté cette maison pour en faire mon cocon. Je l'ai rénovée, j'ai apporté beaucoup de changements, j'ai aménagé le jardin — je me l'approprie vraiment. C'est là que je « recharge mes batteries », que j'y puise ma force.  
Ici, je me sens vraiment en confiance, sûre de moi. Mon fils sera bientôt adolescent et j'ai 50 ans, donc nous embarquons pour un nouveau voyage. Je suis très curieuse de voir quel genre d'œuvre je vais créer sur notre vie ici, vraiment.

Et ce titre, alors, est-ce qu'il y a une référence ?

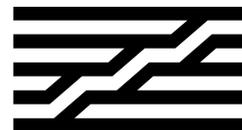
J'aime beaucoup faire des clin d'œil dans mes titres. J'ai vraiment à cœur de relier le spectateur à quelque chose qui relève de la culture populaire. Dans mon œuvre *In my solitude*, cela fait écho à la chanson de Billy Holiday. On est loin de la chanson d'amour triste !

[extrait musical : Billy Holiday, *Solitude*]

[jingle de l'émission]

C'était un podcast du Centre Pompidou produit dans le cadre de la saison d'*Un podcast, une œuvre* consacrée aux rapports entre art et paresse, disponible sur le site internet du Centre Pompidou, ses plateformes d'écoute de podcasts et ses réseaux sociaux.

Merci à chacune et chacun d'entre vous pour votre écoute et à bientôt.



## Crédits

Ecriture et réalisation : Camille Regache

Production : Clara Gouraud

Voice over : Clémence Boissé

Enregistrement et mixage : Ivan Gariel

Avec la participation de l'artiste Billie Zangewa, de Julie Crenn, historienne de l'art, et de Delphine Peiretti-Courtis, historienne, et Florance Panciatici, conférencière au Centre Pompidou

Extraits musicaux : Athletic Progression *NCCU*, *3POINTPLAY*, *White Crayon*, *And1*, *DEBRA* ; Domi & JD Beck *Smile*, *Duke* ; Billie Holiday, *Solitude*.

## Infos pratiques

[www.centrepompidou.fr](http://www.centrepompidou.fr)

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite)

Application Centre Pompidou accessibilité

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite)

Livrets d'aide à la visite

[www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc](http://www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc)

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net [https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou\\_5](https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5)